

Quelle Antigone pour allumer les torches ?

Alexis : une tragédie grecque, un spectacle de Motus, conçu et mis en scène par Enrico Casagrande et Daniela Nicolò, présenté par le Festival TransAmériques à la 5^e Salle de la Place des Arts, 3 au 5 juin 2012

Jessie Mill

Volume 54, numéro 1 (297), automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67963ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mill, J. (2012). Compte rendu de [Quelle Antigone pour allumer les torches ? / *Alexis : une tragédie grecque*, un spectacle de Motus, conçu et mis en scène par Enrico Casagrande et Daniela Nicolò, présenté par le Festival TransAmériques à la 5^e Salle de la Place des Arts, 3 au 5 juin 2012]. *Liberté*, 54(1), 48–49.

Quelle Antigone pour allumer les torches?

Quand la fille d'Œdipe devient incitation à l'activisme politique.

JESSIE MILL

ALEXIS : UNE TRAGÉDIE GRECQUE de la compagnie italienne Motus clôt le cycle *Syrma Antigónes* consacré à la révolte. Dernier de quatre spectacles, *Alexis* porte la mémoire d'un processus amorcé en 2008, mais aussi celle des précédents opus, trois « *contests* », dont l'un était également présenté au FTA cette année : *Too Late! (antigone) contest #2*. Forme de joute populaire empruntée au hip-hop, les *contests* sont des mises en scène minimalistes inventées par Motus devant l'impossibilité d'affronter la tragédie dans son entièreté. Car Enrico Casagrande et Daniela Nicolò ne mettent pas en scène l'une ou l'autre des Antigone. Ils adoptent une posture dialogique alimentée par les traces du mythe et sa fortune théâtrale. De Sophocle au Living Theatre, en passant par Hölderlin et Brecht, le choix d'une approche par fragments donne lieu à une certaine anarchie défendue par les créateurs. Ils souhaitent « user » la figure tragique pour en présenter les éclats. Mais, heureusement pour le spectateur, l'errance est balisée par une dramaturgie rigoureuse.

Créé en 2010, *Alexis* arrive donc au bout d'une longue marche vers Antigone. Seul un dispositif de projection très simple occupe le plateau. Un ordinateur muni d'une caméra et d'un projecteur est installé sur un meuble roulant manipulé par les acteurs. L'aire de jeu est délimitée par un énorme carré rouge, a priori sans référence à ceux portés par certains spectateurs. Cet espace accueille en quelques minutes des images et des temps hétérogènes, de la Grèce antique à la Grèce contemporaine et agitée des nuits d'émeute. Entrent en friction les matériaux d'un théâtre documentaire de facture plutôt brute – photos, vidéos, entrevues, extraits sonores –, et les éclats d'Antigone – motifs, dialogues, personnages. Tous les acteurs du cycle sont sur le plateau : Sylvia, Benno, Alexia et Vladimir, les « francs-tireurs » de Motus. Ils se nomment par

leur prénom et marchent derrière les figures tragiques avant même d'entrer dans le jeu.

Sylvia Calderoni est le signe d'Antigone. Longue, filiforme, la silhouette androgyne se plie et se déplie, se tend et se brise à répétition. Elle fait démarrer *Alexis* sur un halètement. Comme un bambou plié, une force de rappel la ramène à la verticale. Jeune actrice physique, précise, incandescente sur le plateau, Calderoni côtoie l'héroïne tragique. Elle l'aborde à travers tous les registres de jeu, s'en approche en l'incarnant, ou franchit le seuil de la représentation théâtrale pour la mettre à distance. Alors qu'elle pleure la mort de son frère, Antigone-Sylvia se relève et commente :

SYLVIA : Lorsque tu pleures sur un corps en scène, et que tu as un microphone, si tu mets ta joue contre la poitrine de l'acteur, tu crées une caisse de résonance entre les deux corps... Un peu comme un piano.

BENNO : Alors, c'est mon corps qui amplifie tes pleurs?

SYLVIA : Oui, c'est plus ou moins ça. « Mon frère, aimé plus que tous, tu es mort pour mieux vivre, tu m'as tuée aussi par ta mort. » Et après normalement je raidis mes bras et mes jambes – les miens sont des pleurs physiques – je ferme les yeux et en les ouvrant, je te vois étendu au sol, les yeux fermés, et je pleure...

[Traduction libre.]

Le procédé métathéâtral sillonne le spectacle et laisse percer la subjectivité des acteurs. Ils témoignent de leur expérience en jouant à leur tour le lien de l'artiste à l'œuvre, de l'acteur au mythe. Quel Polynice jouer, celui de Sophocle ou celui de Brecht? Quelle mort doit-on réserver à Créon? Qui est Anti-

gone aujourd'hui? Comme s'ils avaient la possibilité d'interrompre en tout temps le cours de la représentation, les acteurs remettent en question la direction choisie, modulent certains passages et osent même se corriger entre eux.

Benno Steinegger joue Polynice. Aux sacades de Sylvia répond sa chorégraphie moins régulière : l'élan d'un bras qui s'apprête à lancer, bras mécanique qui soupèse un poids ou un projectile. La main au bout du bras empoigne une grande pierre usée, un pavé qu'on dirait arraché

aux rues d'une ville ancienne. « Que faire? Lancer ou ne pas lancer la pierre? »

Au cours du premier laboratoire initié par Motus autour d'Antigone et de la révolte, les participants sont ébranlés par la mort du jeune Alexandros-Andreas Grigoropoulos, adolescent de quinze ans tué par un policier le 6 décembre 2008 dans le quartier populaire d'Exarcheia à Athènes. Motus se rend sur place avec Sylvia Calderoni. Ils y rencontrent Alexandra Sarantopoulou – Alexia – qui devient le témoin privilégié, le guide d'une collecte d'informations, de traces, de graffitis. Alexia apporte des motifs propres aux événements d'Exarcheia qui trouvent leur place dans le tissage du spectacle. Comme le « *koukoulofori* », nom donné en Grèce aux chandails à capuchon (nos kangourous) et à ceux qui les portent,

Alexis : une tragédie grecque, un spectacle de MOTUS, conçu et mis en scène par ENRICO CASAGRANDE et DANIELA NICOLÒ, présenté par le Festival TransAmériques à la 5^e Salle de la Place des Arts, 3 au 5 juin 2012.

ainsi qu'aux «cagoulés», les manifestants masqués interdits après les émeutes de 2008. (Difficile de faire abstraction d'un règlement semblable de la ville de Montréal, entériné quelques semaines avant le spectacle.) Entre la tragédie d'Antigone et celle du jeune Alexis à Athènes, la métaphore fonctionne dans les deux sens. Le rapport entre l'une et l'autre n'est ni illustratif, ni didactique.

Jusqu'à la fin du spectacle, l'«arme de terrorisme poétique» privilégiée par Motus nous préserve des raccourcis inutiles. Les matériaux sont juxtaposés, mais ne fusionnent pas. Puis vient le moment où le théâtre rencontre la réalité avec un tel fracas que la distance est abolie. À la force de la solitude, cristallisée par le personnage tragique d'Antigone, Sylvia oppose le «vacarme de la multitude», car il est peut-être nécessaire d'être nombreux pour se faire entendre. Elle lance un appel aux acteurs sur le plateau, passant de deux à trois et de trois à quatre. À quatre, son regard se tourne vers la salle. Elle souhaite se rendre à cinq, à six, à sept... L'hésitation des premiers spectateurs cède devant l'insistance de Sylvia. Le compte de chacun est d'abord bien marqué, et l'addition lente imprime la force du geste : chaque solitude se détache du public pour rejoindre la scène. Les spectateurs sont fébriles, emportés par le mouvement ou déconcertés par cet étonnant décompte.

Motus met en scène un moment de réception partagée, mais aussi un moment de résistance. Or, rapidement, l'adhésion des spectateurs les entraîne sur le plateau. La première dizaine comptée, les dizaines suivantes déboulent pour rejoindre le mouvement initié par les acteurs. Plus de soixante-dix per-

du spectacle en 2010. Se succèdent ainsi les émeutes d'Exarcheia, le printemps arabe, le printemps érable, les indignés... Motus exhorte les spectateurs à AGIR. Les images aux carrés rouges soulèvent un émoi, de longs applaudissements.

Les batailles livrées se font écho, mais ne sont pas équivalentes. Dans ce théâtre en prise directe avec la réalité, j'ai cru perdre tout à coup l'épaisseur du spectacle, ses nombreuses strates aplanies par l'amalgame et la confusion. L'archéologie de Motus révèle pourtant des strates distinctes. Je me suis sentie piégée soudain par ces rapprochements, moins nécessaires que les échos disséminés ailleurs dans *Alexis*. Mais comment inclure le spectateur dans une dramaturgie qui laisse la place aux contradictions et aux errances ? Et comment, surtout, lui donner en partage un objet vivant qu'il puisse réactiver avec la même exigence de la pensée ?

Figure de la révolte, Antigone est aussi fille d'Œdipe, un aveugle. Résistante comme le bambou, elle traverse son destin dans l'ignorance du monde, mue par une nécessité, une foi et un amour que rien n'ébranle. Au seuil de sa mort, l'Antigone du roman d'Henry Bauchau, autre source de Motus, énonce très bien ce qui la sépare du monde :

C'est vrai, ma vie a toujours été entourée d'une fumée d'ignorance, cette fumée même qui va finir par m'étouffer. Je devrais éteindre les torches, arrêter la fumée mais ce n'est pas ce que je désire, je vais au contraire renouveler celles qui risquent de s'éteindre et en allumer d'autres si j'en ai encore la force.

Alexia revient sur la banqueroute de la Grèce et partage le slogan de la jeunesse d'Exarcheia : NOUS VENONS DU FUTUR. Les images de manifestations, de banderoles et de coupures de presse balayent l'ensemble des révoltes déclenchées depuis la création du spectacle en 2010. Se succèdent ainsi les émeutes d'Exarcheia, le printemps arabe, le printemps érable, les indignés...

sonnes ce soir-là. Les corps avancent et reculent, les bras se lèvent et esquissent un geste d'élan, curieux rappel de celui de Polynice, répété plus tôt dans le spectacle. L'image est saisissante, mais elle m'a longtemps tracassée.

Sylvia évoque ensuite le contexte politique, économique et social de l'Italie et du reste de l'Europe. Alexia revient sur la banqueroute de la Grèce et partage le slogan de la jeunesse d'Exarcheia : NOUS VENONS DU FUTUR. Les images de manifestations, de banderoles et de coupures de presse balayent l'ensemble des révoltes déclenchées depuis la création

Je vacille dangereusement, je tombe en allant d'une torche à l'autre, je suis heureuse d'en allumer encore deux, cela valait la peine de tomber car je vais me quitter avec plus de joie, dans ce tombeau de flammes et de fumée.

Et si c'était ce mouvement d'allumage, même à tâtons, qu'il fallait célébrer, dans la joie ? C'est là, peut-être, que ma résistance aux dernières minutes du spectacle trouve non pas sa résolution, mais son apaisement. **L**